

22 novembre 1963 : John Kennedy était assassiné

CINQ ANS APRÈS, QUE D'INCONNUS
ENCORE DANS LE DRAME DE DALLAS...

≡ par Léo SAUVAGE ≡

CINQ ans ont passé depuis la mort du président Kennedy. On en discute toujours — on en discutera pendant longtemps encore. C'est humain et normal en quelque sorte. Plus un assassinat est haut placé, plus la victime est glorieuse, plus forte est la tentation d'y subodorer des mystères et de ne pas faire confiance aux enquêtes officielles. La lumière — toute la lumière — a-t-elle été faite sur la mort de Lincoln ? Ou celle de Gustave III de Suède, de Paul-1^{er} de Russie, d'Henri IV ou de Jean sans Peur ? Celle de John Fitzgerald Kennedy a suscité une littérature abondante où les recherches personnelles de notre ami Léo Sauvage tiennent leur place qui n'est pas mince. (« L'Affaire Oswald » — Les éditions de Minuit — publié

aux Etats-Unis sous le titre « The Oswald Affair ».)

Les Américains sont encore traumatisés par l'événement. Ils sont nombreux à accepter la conclusion de l'enquête, mais celle-ci reste sérieusement contestée, bien que feu Robert Kennedy — qui savait pourtant à quoi s'en tenir — n'ait jamais mis en doute la thèse selon laquelle Oswald aurait été le véritable assassin, et le seul.

L'insuffisance de preuves concrètes a laissé subsister beaucoup d'ombres autour du drame de Dallas, et Léo Sauvage n'est pas le seul à douter. Il nous dit, dans l'article qu'on lira ci-après, les raisons de cette incertitude qui persiste cinq ans après...

L E vendredi 22 novembre 1963, à midi 30 (heure du Texas), le président John F. Kennedy a été abattu dans une rue de Dallas. Cinq ans ont passé, mais le vendredi 22 novembre 1968, le mystère de la mort de John F. Kennedy n'est toujours pas élucidé. Deux nouvelles morts violentes sont même venues s'y ajouter au cours de cette cinquième année, liées à celle du président, ou, en tout cas, rappelant celle du président, l'une par la personnalité de la victime, l'autre par la méthode d'exécution.

Et le rapport Warren n'a pas empêché de nombreux Américains de se demander si désormais, dans leur pays, l'assassinat, comme la guerre pour Clausewitz, est une continuation de la politique par d'autres moyens.

Quatre ou cinq ouvrages ont fini par établir la vérité sur le rapport Warren, sans arriver, pour autant, à établir la vérité sur l'assassinat du président. Le premier de ces ouvrages — il est peut-être permis de le mentionner — a paru en mars 1965 à Paris. Le plus récent, et le plus complet, est *Accessories after the Fact* (« Complices après coup »), publié en octobre 1967 chez Bobbs-Merrill à New York. Mme Sylvia Meagher, son auteur, est attachée depuis de nombreuses années à l'Organisation Mondiale de la Santé.

Minutieusement documenté, scrupuleusement honnête, le livre de Sylvia Meagher confronte systématiquement les affirmations du Rapport avec les données des 26 volumes de procès-verbaux et de documents sur lesquelles ces affirmations prétendent s'appuyer. Loin de corroborer le verdict de la commission Warren, la confrontation, constate Mme Meagher, entraîne « des doutes considérables au sujet de la culpabilité d'Oswald, et même une forte présomption en faveur de sa complète innocence ».

Nous disposons aujourd'hui, grâce à M. David Lifton, d'une

série de documents « discrètement rendus publics » où l'on trouve, notamment, le texte d'un memorandum rédigé par un juriste, M. Liebler, membre de la commission.

La lecture de ce document démontre péremptoirement que la commission n'avait pas l'excuse d'ignorance, car trois semaines avant la publication du rapport, la commission, selon M. Liebler, avait été prévenue des omissions qu'on y trouvait.

Ces « révélations » périodiques

Le recueil de M. Lifton contient les procès verbaux de sept sur onze des réunions privées dont

est sorti le rapport Warren, publié comme on sait le 27 septembre 1964. Les comptes rendus de quatre des réunions étant toujours « Top secret ».

Quelques indices permettent de penser que les membres de la commission n'ont pas été insensibles aux arguments de M. Liebler quant à la « crédibilité » du rapport.

Si M. Wesley J. Liebler, de toute façon, a énoncé certaines des faiblesses du rapport, il ne les a pas dénoncées. J'ai même participé un jour avec lui, alors que j'ignorais encore l'existence de son « memorandum », à un débat de télévision. M. Liebler y a défendu la commission sur des points et avec des arguments qui impliquaient le bien-fondé d'affirmations dont il avait été le premier, mais secrètement, à souligner l'inanité.

C'est dire que l'on ne peut guère compter sur quiconque a été associé aux travaux de la commission Warren pour réparer les conséquences de ses préjugés et de ses méthodes. Peut-on compter sur quelqu'un — ou quelque chose — d'autre ?

Différentes personnalités, ainsi que plusieurs grands journaux et magazines, dans des éditoriaux qui marquaient souvent un revirement complet, ont suggéré de nouvelles enquêtes. M. Théodore Kupferman ancien Congressman républicain de New York (il ne s'est pas représenté aux dernières élections), a même entrepris des démarches législatives pour une enquête parlementaire. Rien n'est sorti de tout cela.

Rien n'est sorti, non plus, de diverses « révélations » qui, périodiquement, ont fourni aux journaux des manchettes sensationnelles mais éphémères. Une petite tache, par exemple, sur une photo démesurément agrandie, était censée représenter un homme armé d'un fusil, couché sur le toit d'une voiture. Elle est redevenue, depuis, une petite tache. On a aussi essayé de monter en épingle les spéculations d'un professeur de philosophie nommé Richard Popkin qui, partant de l'existence d'un

« faux Oswald » établie par d'autres que lui, a imaginé une situation shakespearienne où Lee Harvey Oswald finit par se dédoubler volontairement, en une sorte d'exercice de schizophrénie.

Il convient de faire une exception, toutefois, pour un autre professeur de philosophie, M. Josiah Thompson, auteur d'un livre intitulé « Six secondes à Dallas » qui ne manque pas de spéculations, certes, de son côté, mais contient également une solide démonstration mathématique.

On sait qu'il existe un film de l'assassinat, tourné par un amateur nommé Zapruder, et qui

permet de décomposer les mouvements du président au moment où il est frappé à la tête. En superposant des images successives, un avocat de Philadelphie, M. Vincent Salandria, avait déjà établi que la tête du président, sous l'impact, était rejetée vers l'arrière, et vers la gauche. Avec l'aide d'un physicien, utilisant microscopes, projecteurs, graphiques d'accélération, etc., M. Thompson prouve que si la balle qui a tué John F. Kennedy n'a pas été tirée de l'avant, et de la droite, il faudra en conclure que pour la première fois en trois siècles, la « seconde loi de Newton » sur le mouvement a été prise en défaut le 22 novembre 1963 à Dallas...

L'enquête est-elle encore à faire ?

Il reste à parler de l'ahurissante entreprise publicitaire de M. Jim Garrison, dit Big Jim, que trop de gens dans le monde, et surtout en Europe, ont eu tendance à prendre au sérieux.

Bien que le tonitruant *District Attorney* de La Nouvelle-Orléans ait réussi à enrôler sous sa bannière divers critiques du rapport Warren qui s'étaient élevés contre les méthodes de la com-

mission au nom d'une certaine éthique, les méthodes de M. Jim Garrison sont exactement du même ordre, mais en plus cynique et en plus grossier. Son « enquête » repose sur un tissu consternant d'accusations gratuites, de démonstrations puérides, d'improvisations hâtives et de contradictions éclatantes. Que l'on se rappelle seulement ces « témoins » extraordinaires, aux dépositions clairement fabriquées de toutes pièces ; ou ces « révélations » qu'il lui a fallu ravalier aussitôt, telles que la prétendue découverte d'un code secret qui aurait lié M. Clay Shaw — son « accusé » de La Nouvelle-Orléans — à Oswald, et les deux à Ruby...

Réussissant ainsi, par compa-

raison, à réhabiliter non seulement la commission Warren mais son collègue Henry Wade, de Dallas, le *District Attorney* de La Nouvelle-Orléans réussit aussi

à ensevelir sous son propre ridicule les arguments de ceux qui estiment que l'enquête sur l'assassinat du président Kennedy est toujours à faire. Quant à ceux qui préfèrent considérer cette enquête comme terminée, et comme couronnée de succès, si Big Jim n'existait pas, ils auraient tout intérêt à l'inventer. Peut-être est-ce là, précisément, ce qu'ils ont fait.

Il arrive, cependant, qu'un crime demeure sans solution soit résolu à la suite d'un autre. L'assassinat de Robert Kennedy, quatre ans et demi après celui de son frère, n'offre guère d'indices, jusqu'à présent, permettant de rattacher Los Angeles à Dallas. Il en va tout autrement pour Memphis. Ce que l'on sait

déjà sur l'assassinat de Martin Luther King comporte des similitudes saisissantes avec ce qui peut être considéré comme établi dans l'assassinat du président Kennedy. La façon méthodique, par exemple, dont on a préparé longtemps à l'avance, dans l'un comme dans l'autre crime, une fausse piste conduisant à un bouc émissaire sélectionné préalablement, semble dénoter sinon la même main, du moins la même « école ».

On ne voit guère, assurément, malgré les déclarations inquiétantes et répétées de l'Attorney General Ramsey Clark, comment le tribunal de Memphis pourrait appliquer à l'assassinat du pasteur Martin Luther King une « solution à la Warren ».

Dans le cas de James Earl Ray, il faudrait admettre que ce chenapan sans envergure, ayant réussi à s'échapper de prison, consacrait toutes ses pensées non pas à chercher une « planque », ou à se procurer l'argent nécessaire pour la trouver, mais à tuer, par pure passion désintéressée, un pasteur noir qui ne pouvait symboliser rien de spécialement haïssable pour lui. Osera-t-on soutenir qu'il souffrait, lui aussi, d'un type de folie inconnu à ce jour, inconnu, plus exactement, jusqu'au 22 novembre 1963 ?

D'après ce que l'on sait sur le passé de James Earl Ray, sur le caractère non sanglant, notamment, de tous les méfaits antérieurs qui lui sont reprochés, il apparaît même peu probable qu'il ait été un tueur à gages.

L'explication la plus vraisemblable est qu'il a été engagé pour s'acquitter d'un certain nombre d'instructions précises dont il n'avait pas à connaître le but : assumer une certaine identité, acheter une voiture et demander un permis de conduire sous cette identité, se trouver à certains moments en certains endroits, voire quitter le dernier de ces endroits, un certain jour, d'une certaine façon. Quant au but de telles instructions, il ne pouvait être que de fournir un Lee Harvey Oswald à l'attentat de Memphis. Il est à noter qu'en

l'occurrence, le bouc émissaire n'était pas James E. Ray mais le Canadien Eric S. Galt, pour lequel Ray jouait le rôle du « faux Oswald ».

La preuve de l'existence, à Memphis, d'un complot conçu, mis au point, exécuté sur le modèle exact que révèle l'examen objectif du crime de Dallas, serait évidemment de nature à donner le coup de grâce à la thèse du « fou solitaire », chère aux champions de la raison d'Etat. Cinq ans après l'assassinat du président Kennedy, le procès de l'homme accusé d'avoir tué Martin Luther King offre ainsi la première possibilité juridique de retourner, même indirectement, au crime impuni de Dallas.

Il faut s'attendre à ce que des forces puissantes soient mobilisées pour empêcher, légalement ou illégalement, un tel résultat. Mais si jamais la vérité sur Dallas sortait de Memphis, ce serait l'ultime service que Martin Luther King, l'un des grands hommes de notre époque, aura rendu, par-delà la tombe, à la cause de la justice.

Léo Sauvage.

ions de la raison d'État...

Il fallait déjà beaucoup de complaisance pour trouver plausible qu'un Lee Harvey Oswald ait pu se mettre en tête de tuer le président. Il n'avait jamais dit du mal de lui. Il en avait parfois dit du bien. Qui plus est, il pouvait en parler avec sérénité, voire avec indifférence, comme il l'avait fait, selon un témoin cité sans commentaire dans le rapport Warren, le matin même du crime. Du moins était-il un homme tourmenté, avec des obsessions d'ordre politique.

Copies of *Savage* 11/22/68 story
(De Fugero) 5 years after Dallas

Mailed 11/26/68

Ockene

Lepton

Tink

Bethell

Armani

King James

Isabel

O'Connell